

"Comment un être de fiction peut transformer nos vies"
Philippe Piazza, [Le Monde](#) supplément Aden, 19 mars 2003

Surgie des pages de Virginia Woolf, hantant l'œuvre de Michael Cunningham dont est tiré le film « The Hours », Mrs. Dalloway incarne nos hésitations face à l'existence.

C'est une histoire de poupées russes. En 1925, Virginia Woolf publie l'un de ses livres majeurs, *Mrs Dalloway*. C'est l'un des rares qu'elle a pu mener à bien d'une traite, sans être interrompue par la maladie. Elle pense d'abord donner au manuscrit le titre *Les Heures*. En détaillant la journée de Mrs. Dalloway, une femme de 52 ans qui s'apprête à donner une réception, l'écrivain décrit pratiquement son emploi du temps. Les heures s'égrènent ; le temps presse ; Mrs. Dalloway se rend à Londres pour faire des achats ; puis l'inventaire des détails, au lieu de cadrer l'action, devient poreux. Le moment présent révèle un instant passé ; une réflexion intime correspond à un sentiment général. Cette femme est un rai de lumière changeant. Anonyme parmi la foule, elle apparaît comme un atome singulier qui ne trouve de sens... que noyé dans le flot. L'heure sonne. L'heure de rentrer. L'heure des bilans. Le temps de s'apercevoir que chaque heure compte et que, dans une même heure, l'instant éblouissant n'efface pas celui où l'on sait que l'on veut en finir avec la vie. La journée de Mrs. Dalloway, racontée par Virginia Woolf, contient toutes les autres, déjà vécues. Les heures sont celles qui nous restent à vivre, avant le dernier souffle, tout autant que celles que l'on a déjà épuisées. En prendre conscience, c'est déjà se tenir au milieu du gué.

Mrs. Dalloway vient de passer un moment avec des amis. Ils s'éloignent... « *Et à mesure qu'ils s'éloignaient, écrit Virginia Woolf, ce fil très mince (ils avaient déjeuné avec elle) qui les liait à elle, s'étirait, s'étirait, s'amincissait, de plus en plus (...); comme si vos amis, après avoir déjeuné avec vous, étaient liés à votre corps par un fil mince (elle somnolait), qui s'embrume sous le coup des cloches, sonne l'heure, sonnait l'office ; de même le fil de l'araignée solitaire, taché de gouttes de pluie, s'alourdit et ploie. Elle s'endormit.* » Répétition des heures, tic-tac, engourdissement, et sommeil. Final ? Sans doute Mrs. Dalloway se sera-t-elle suicidée quand le livre se sera refermé.

C'est alors que s'ouvre un autre livre, celui de Michael Cunningham, prix Pulitzer 1999, *Les Heures*, dont le prologue relate les derniers instants de la vie de Virginia Woolf. Elle vient d'écrire une lettre d'adieu à son mari ; elle va se suicider. Au chapitre suivant, nous sommes à New York, de nos jours. L'héroïne s'appelle Clarissa, comme Mrs. Dalloway, et, comme elle, elle s'apprête à acheter des fleurs pour préparer, aussi, une petite fête. Il lui reste quelques heures. Elle s'active pour rendre hommage à son ami, un écrivain, malade et suicidaire, qui vient de recevoir un prix pour son nouveau livre.

Ce livre-là... en appelle encore un autre. C'est un exemplaire, lu et relu, de *Mrs. Dalloway* de Virginia Woolf Il est dans les mains d'une autre femme, qui vit cinquante ans plus tôt - une mère de famille dont le bonheur ressemble à un dépliant publicitaire : un bel enfant, une belle maison et de beaux équipements électroménagers tout neufs. C'est une femme heureuse. Elle s'affaire pour organiser le soir même une petite fête : c'est l'anniversaire de son mari. Mais cette femme, en train de lire *Mrs. Dalloway*, pressent que les heures ne tournent pas rond. Une autre femme, encore, vient lui rendre visite - une amie, qu'elle aimerait aimer plus - qui, un court instant, avant de se ressaisir, lui révèle, derrière une gaieté exubérante, une terrible angoisse. L'amie part. La Mrs. Dalloway des années 1950 éprouve alors le même vertige que celui raconté dans le livre. Étourdie en traversant le miroir des apparences, elle est saisie par la même tentation : trouver dans la mort ce que Goethe appelait « *la première nuit de tranquillité* ».

Ainsi les heures, les époques, les femmes se succèdent, et leurs sentiments s'emboîtent, comme si le temps n'avait aucune incidence. Et derrière toutes les femmes du roman *Les Heures*, il y a un homme, son auteur — qui, comme elles, est devenu, le temps de la lecture, Mrs. Dalloway.

Aujourd'hui, où sort *The Hours*, son adaptation filmée par Stephen Daldry, le réalisateur de *Billy Elliot*, Michael Cunningham a 50 ans, presque l'âge de l'héroïne de Virginia Woolf. Les heures se rejoignent. Il avait 15 ans quand il l'a découverte par hasard. « *J'ai grandi dans le sud de la Californie, en banlieue. On ne lisait pas ; ce n'est pas notre culture. Nos préoccupations de garçons, c'étaient la musique et la drogue. Et le cinéma - un peu. Un jour, une jeune fille que j'admirais m'a balancé son livre de Virginia Woolf à la figure en me disant : "Sois moins stupide !" J'ai lu sans tout comprendre, mais je sentais la complexité, la densité et la musicalité des phrases - et c'était absolument différent de tout ce que j'avais connu. Il y avait une beauté du langage, miraculeuse et étrange. Virginia Woolf insistait sur le côté épique d'une seule journée à Londres! Moi, j'habitais dans ce genre de ville qu'on traverse en voiture en se disant : "Quelle chance j'ai de ne pas habiter là !", alors que je savais, moi, que cet endroit était aussi beau et dangereux que le Londres du roman. Je n'en revenais pas de l'effet que ce livre avait sur moi. J'ai pensé : "Ce que Jimi Hendrix fait avec sa guitare, on peut donc le faire aussi avec de l'encre et du papier ?" Tout à coup, Virginia Woolf est devenue pour moi une rock-star ! »*

Car *Les Heures* raconte aussi comment la lecture d'un roman peut bouleverser la vie de ceux qui s'y aventurent. Avant de se lancer dans *Les Heures*, sorte d'autoportrait éclaté, distillé dans les interstices du destin de trois femmes, Michael Cunningham a publié deux romans très remarquables : *La Maison du bout du monde* et *De chair et de sang*. A chaque fois, les héros sont en quête d'un équilibre dont ils rêvent en prenant appui sur les promesses du « bonheur américain ». A chaque fois, ils en goûtent l'amer revers. Dans *Les Heures*, l'auteur va à la source de cette amertume, pour débusquer la mort nichée dans chaque seconde de la vie. Mais il ne tente pas l'exploration sans l'aide de son intime fil d'Ariane : son livre-clé, *Mrs. Dalloway*, le guide dans son propre labyrinthe — d'écrivain, de lecteur et d'homme.

Mais comment écrire sur l'écriture, sur la lecture et sur ses effets, en évitant la sécheresse ? « *J'ai composé le livre, au sens musical, comme un musicien de jazz improvise sur des morceaux connus. Les œuvres d'art produisent toujours un effet d'écho. Elles se répondent les unes aux autres. Je vois Virginia Woolf comme un Picasso de la littérature et, pour moi, Mrs. Dalloway a son équivalent dans Les Demoiselles d'Avignon. »*

Le film aussi a cherché sa propre architecture et respecte ce système de couloirs secrets et de portes invisibles qui font que Nicole Kidman, Julianne Moore et Meryl Streep ne sont pas trois femmes différentes qui possèdent des points communs, mais trois incarnations d'un même sentiment de la vie : cet instant où l'on perd pied et où, remis daplomb sans savoir comment, on s'émerveille d'être encore debout.

■ **Les Heures** de Stephen Daldry. Sortie cette semaine.

Les romans de Michael Cunningham sont édités chez Belfond